

## Au fil de l'eau

La clairière qu'entoure la forêt qui murmure.

La forêt, centre de toutes nos attentions, et prétexte à l'arbre qui cache la forêt qui a pris racine en nous voilà des années maintenant.

La forêt, amie de mon amie, la forêt amicale que je porte dans mon nom, la forêt venue de cette Alémanie lointaine qui me ramène, de forêt en forêt, jusqu'à l'orée d'un bois sacré en Scandinavie...

Forêt, *forêve*, je le sais, là-bas, dans la forêt rêvée de lointaine provenance.

Je suis aujourd'hui dans cette sorte d'inspiration qui commande de se taire.

Les poètes n'ont pas la main mise sur le langage, mais sur la langue qu'ils manient tel un fouet contempteur. Ils ne pratiquent pas l'auto-flagellation, mais attendent longtemps avant d'empoigner la plume qui leur donne des ailes.

Les pisse-copies seraient légion. Paraîtrait même que l'ordinateur enjoindrait surnoisement certains poètes à allonger la copie. Je n'en crois rien.

On naît poète dans le giron remuant des mots bien avant d'être consacré poète par ses pairs, mais l'essentiel est de savoir tenir sa langue jusqu'à ce que le flot de parole devienne répressible.

•

Je ne serai pas là pour le voir, raison de plus pour ne pas tenter d'en donner une idée, un aperçu viable.

Exemple : à mes yeux, les Etats-Unis d'Amérique sont profondément archaïques, arriérés même, mais ce n'est pas une raison suffisante pour que je m'amuse à faire un pronostic sur l'évolution de cette nation.

Non seulement je me fiche de leur sort, mais je sais que ce produit de l'histoire ira son chemin cahin-caha avec le déclin pour destin. Technologie, compétition économique, domination militaire : les USA ont encore l'armée la plus puissante de la planète, mais on sait que la puissance ne vaut rien sans sa démonstration éclatante. L'enlèvement irakien sonne le glas du rayonnement américain. La France et la Grande-Bretagne se sont complètement déconsidérées en 1940. Il est réjouissant de voir que la même chose est arrivée aux USA. Exit le prestige de cette nation arrogante. Reste la puissance et ses soubresauts qui n'ont pas fini de nous étonner. Les conservateurs veillent, rancis, mais l'arme au poing.

N'ayant rien à dire sur le monde qui m'entoure, je me garde de laisser parler l'actualité à travers moi. Ce morceau d'histoire en mouvement parviendra toujours à déjouer tous les pronostics et les modèles. Il faudrait parvenir à penser le réel dans sa totalité, parcourir tout le cercle, mais de l'extérieur, double impossibilité, car non seulement nous sommes juges et parties, mais encore et surtout nous n'avons pas la capacité de vision globale ni de synthèse globalisante, comme si le Sens reposait ailleurs, alors que nous sentons confusément, mais

continûment que le tout le réel est rationnel, soumis à une grande raison qui nous échappe. Tout est dans le réel en effet, cessible à peu de frais : on troque constamment les épines pour la saveur des fruits, ne parvenant jamais à concilier l'arbre et le fruit, le terrain et le terreau, l'élémentaire organisé en biotope et les interactions que nous contrarions.

•

La fulgurance des intuitions ne foudroie que leur auteur.

Aux intuitions, préfère des constructions.

Prends garde, ami, la foudre rancit bien vite, quand elle s'attarde par ta volonté dans le ciel de tes intuitions bariolées.

Et la spontanéité dans toute cela, me diras-tu ?

Il faut hiérarchiser ses mouvements spontanés, en d'autres termes servir la fulgurance des intuitions au mieux, en les fixant tels des instantanés pris sur le vif de la pensée mouvante-émouvante pour, non pas produire exactement de l'émotion - laissons cela aux politicards - mais pour vivre et donner à vivre le déploiement d'une vérité plus grande que nous.

Dieu, dans cette affaire quotidienne, ne pointe pas le bout de son nez. Il n'est ni convoqué ni invoqué. La vérité plus grande que nous ne tient sa grandeur que de nous qui nous avançons dans son maquis, tête nue, nous exposant à son risque fatal : la folie, les conclusions hâtives, le désordre des émotions stériles qu'inspire l'orgueil.

L'orgueil stérilise la pensée, c'est son arrêt de mort : l'orgueil refoule l'autre et autrui, il paralyse la pensée qui s'arrête au seuil de l'inconnu auquel il est impossible de faire face, inconnu qui ne s'approche ni par le dépassement de l'inconnu - les terres vierges que les hussards de la pensée se chargent de déflorer - ni par la plongée dans les énigmes bavardes, mais *de biais comme en avant de soi*, là où rien ne se situe qu'approximativement dans un mouvement brownien de la chose à penser.

Le soi ne va pas de soi.

L'inspiration, c'est du passé qui s'actualise en contingences abruptes dont il ne faut pas tenter d'escalader les parois, mais qu'il faut survoler à la manière de l'aigle qui utilise au mieux les courants ascendants.

L'inspiration ascensionnelle est ainsi à la croisée de deux chemins obscurs qui ne s'éclairent mutuellement que si l'on en épouse simultanément la radicale verticalité pour mieux la contester en nous, en les tressant l'un à même l'autre.

A la manière d'une échelle qui s'appuierait sur le bleu du ciel.

C'est la contestation réciproque de l'intuition par la réflexion et de la réflexion par l'incongruité du raccourci que propose l'intuition que s'élabore un sens faillible, révisable, contestable - il faudrait dire *contestable* - qui rend seule possible la germination de l'inspiration et son explosion de couleurs ardentes.

Gris sur gris le plus souvent, le camaïeu élastique du réalisme figé.

Explosion lente à venir, déflagration ralentie aussi, de qui cherche en soi d'abord des raisons de se taire, avant de lancer les hostilités tous azimuts.

Aucune prudence là-dedans, mais la volonté ferme de ne pas s'abaisser à rabâcher les vieilles antiennes, même et surtout si elles sont pleines de charme.

Les mots qui ont quelque chose à nous dire cachent bien leur jeu. Il faut les mâcher et les remâcher, et alors, miracle, ils atteignent à ce maximum de saveur qui n'appartient qu'à celui ou celle qui, les ayant mâchés et remâchés, s'est retrouvé comme digéré par eux et puis régurgité.

Le poète-nourrisson ne s'arrête pas aux mamelles sanglantes. Il ne les remâche pas, ne médite pas la fondation d'une cité vouée à la grandeur du désastre. La réalité, cette marâtre inconsolable, n'a qu'à bien se tenir.

Faire don de ses mots à la réalité agglutinante, puis écouter longuement la réponse modulée, stridulée qui monte des prés en fleurs.

Les mots ? Ils n'étaient pour lui que des appuis provisoires, jetées de sable que la mer ne tarderait pas à avaler. Mais le sable, toujours, restait en quantité égale, aussi, armé de ses pelles, il retournait la mer pour ménager un espace convenable au sable instable.

•

Les dimensions modestes d'un article constituent trop souvent un alibi pour une pensée qui ne parvient pas à décrire son objet dans sa totalité mouvante. On se contente de donner un aperçu, sans aller dans les détails, détails qui ont une fâcheuse tendance à se ramifier jusqu'à contraindre celui qui réfléchit à concevoir un livre pour affronter les questions qui s'agitent en lui.

Réfléchir revient parfois à réveiller ou éveiller un nombre infini de questions en sommeil. Ne rien laisser perdre des intuitions qui jaillissent demande de les noter en temps réel, pour ensuite, une à une, les éprouver en les déroulant jusqu'à l'extrême possible qu'elles renferment.

*Confiance au vent*, dirait René Char.

Si je me targue de pouvoir dérouler tous les possibles, après avoir recueilli toutes les intuitions sans en manquer ou censurer aucune, alors, non seulement je leur donne une seconde chance en les accompagnant dans leur essor, mais je fais preuve à l'égard de ce qui s'offre à dire et redire d'une belle confiance en moi qui honore d'abord ceux et celles avec qui j'ai appris à parler et à écrire.

•

Moi qui n'ai jamais navigué, faute sans doute d'y avoir goûté dans ma prime jeunesse, je me plais à rester attaché à une image plaisante entre toutes : le sillage blanc laissé derrière lui par un bateau que j'imagine à voiles.

Cette image heureuse me vient de films vus dans mon enfance : en regardant des films comme Moby Dick que notre instituteur avait eu la bonne idée de nous passer, j'ai eu l'impression d'être sur le pont à suivre, cheveux au vent, le sillage du navire. Roulant, tanguant avec le bateau, je sentais les embruns, l'odeur puissante de la mer, j'entendais craquer les gréements et claquer les voiles au vent. C'est toute la mer qui passait dans mon corps, toute la puissance du navire aussi, quand sa proue plongeait dans la mer écumante.

L'impression a duré, elle s'est même renforcée au fil du temps.

De ces impressions vécues, je garde le sillage, la blanche écume silencieuse, ce sillon tout humain tracé dans « la mer veuve de routes ».

Depuis lors, cette image fondatrice est devenue une métaphore de ce vers quoi je tends sans effort, mais en m'efforçant de garder le cap : je gouverne le navire du mieux que je peux au gré des courants de mon inspiration voyageuse, et j'ai plaisir à penser, cheveux au vent, que le sillage que je laisse derrière moi, éphémère, ne mourra pas de sitôt dans cette mer de mots qui voyage à travers moi.

Le bateau ailé des alchimistes, la recherche de l'or du temps, la vaste mémoire que rien n'encombre, l'espace marin étale qui flotte à l'horizon de ma course. Autant de mouvements qui m'agrément, ne maugréent jamais à travers moi, mais définissent une route heureuse, une parmi tant d'autres.

La jeune fille impotente dans sa chaise roulante, là, dans cette merveille sonore : *Castles Made of Sand*.

Combien, dans ma vie, j'aurai aimé séjourner, le temps que la chanson déroule sa plainte, près de cette mer intime créée par ses accords indiens. *Castles made of sand slip into the sea, eventually...*

Le roulis de la vague, à Cap Breton, me dissuadait de me lancer dans la mer, et puis, soudain, le courage, la plongée dans l'eau remuante. Drapeau vert sur la plage bondée. Le maître-nageur veille, altier.

Plus tard, beaucoup plus tard : *Thomas s'assit et regarda la mer*.

•

Des forêts aimées de mon enfance, il reste tout : l'odeur de mousse et de champignons, de bois pourri et d'épines sèches tombées des épicéas, la marche lente dans les sous-bois, les branches qui craquent et cingle le visage, les souches sournoises qui font trébucher le regard un bref instant, le regard scrutateur qui se redresse sans cesse, la merveille enfin, là, à portée de voix. On appelle, on s'exclame, tout à la joie d'être tombée sur une tâche. Des chanterelles à foison écloses de la veille. On les regarde longuement, avant d'oser les cueillir. Elles parfumeront une délicieuse omelette aux champignons ce soir. Les pieds de mouton ont moins de chance, ils finiront dans le vinaigre.

La patience, la patience dispersée, dans une prescience que rien ne précède : l'écart, le saut hors de la totalité qui dévale.

Je me figure souvent un champ de blé infini qu'aucun paysan jamais n'aurait emblavé. Là de toute éternité, attendant la moisson pour être délivrée de sa trop belle présence à soi. Seul un regard impatienté, celui du marcheur qu'étreint la plénitude du paysage peut ressentir cela et venir en aide au champ de blé en y arrachant - menu larcin dans l'ordre de l'être - un épi, puis deux, jusqu'à former une gerbe odorante, là, sous le ciel de juillet que rien, absolument rien ne vient contrarier dans son expansion infinie.

Ainsi marcher, la gerbe de blé pressée contre sa poitrine, et ne pas la tendre au ciel, mais la ramener à la maison, et de ce témoin las de l'azur faire un bouquet qui demeurera quelque temps.

Dans un sourire qui en dit long, un regard malicieux, sentir une présence infinie.

Je n'aime pas « finaliser » un manuscrit. Je me sens englué dans un passé d'écriture qu'il faut solder au plus vite, avec la désagréable sensation d'être piégé : il va me falloir défendre un texte qui, à mes yeux, se suffit à lui-même.

Je n'écris pas pour défendre une thèse. J'écris pour explorer des possibles, et j'entends que cette passion ne glisse pas à l'impuissance du bien-dire.

Le beau-parleur et l'écrivain, le micro et le journaliste, la grande gueule et les autres : ni beau-parleur ni grande gueule, parler dans un micro ne me fait pas peur : c'est un exercice d'équilibriste : je m'efforce de ne pas perdre le fil de mon propos, tout en collant à la question posée pour ne pas soliloquer.

Je dirais volontiers que je suis ce que je fais : les autres me jugent à l'aune de mes actes. Je réponds de mes actes devant les autres, devant la Loi. Mes actes ne sont pas sans conséquences sur les autres. Si je m'efforce de ne pas nuire à autrui, on me tolère, on me trouve gentil, on peut même tenter de me nuire !

Ainsi, mes actes, dont j'accepte de répondre, façonnent l'image que les autres se font de moi. Mais cette image que me renvoient les autres, n'est qu'une représentation extérieure à moi, dans laquelle, enfant, je me suis reconnu différent des autres.

Miroir, quand tu nous tiens...



C'est comme un jardin ardent qu'il ne cesse d'arroser, cette pensée d'avant la chute dans la rencontre qu'il prévoio de longue date, en reculant sans cesse l'échéance pour ne pas surseoir à sa promesse de ne jamais tomber sous la dépendance de quiconque.

Dans le morne tableau, qui me fait face, ne viennent s'attabler aucunes émotions connues. Je ne reconnais les figures humaines que de biais grâce à l'environnement humain qui les met en valeur. Il est beau, ce verre d'ancienne facture qui se languit sous une lumière morte. Des fruits amoncelés, comme autant de signes de richesse, brillent comme au premier jour, tentateurs qui attendent la main qui saura les porter à une bouche avide.

Le regard que les personnages portent sur le spectateur vient du fond des âges. Les lèvres pincées et le regard noble, ils semblent attendre une délivrance. Il me faut leur prêter mes yeux pour qu'ils acquièrent pleine figure humaine. Alors, alors seulement, je puis dire : *je suis des vôtres. Jadis, je vous ai connus.*

A hauteur de drame, j'aurai tenu ta vie entre mes mains, petit oiseau de proie devenu grand.

Dieu que j'aime ton regard pointu et tes serres acérées !

Plonge-les de bon cœur dans mon cœur !

Ca ne fait pas mal, bien au contraire ; je sens pulser en moi une énergie que tu déchires à plaisir.

Devenu ta proie favorite, voilà que je me régénère jour après jour, repas après repas.

Bientôt, je serai dans les airs avec tes ailes pour compagnes, et le cycle des chutes et des abîmes pourra recommencer.

•

Voici la nuit des passants étroits.

La pensée nue n'existe pas, même s'il nous arrive de penser qu'elle fait corps avec nous. Penser à *partir de*, pour ensuite se départir, peut-être, mais cela équivaut à se mettre nu pour se rhabiller aussitôt, et notre garde-robe n'est pas si riche qu'il nous faille constamment la renouveler : nous aimons nos oripeaux sublimes, nos hardes d'outre-tombe, nos instants magiques où il arrive que les habits anciens que nous avons achetés sur le vaste marché de la pensée en marche depuis toujours, vêtements usés, mille fois portés certes, prennent des couleurs et des formes nouvelles au contact de notre peau.

Ce n'est garanti par aucun texte canonique ancien ou contemporain, car cet événement est strictement singulier : c'est la chance qui nous sourit à laquelle nous rendons généreusement son sourire pour l'extraire de sa gangue de hasard

C'est comme si le corps alors sécrétait une vêtue nouvelle.

Se défaire de ses habits est chose aisée et délicate à la fois : laisser voir la peau nue qui habille les vêtements qu'elle se donne ne vaut que si l'opération aboutit à ce résultat décisif, toujours provisoire : le corps nu du texte qui réalise la pensée, révélant ainsi les mille et une coutures d'un habit noir dont seuls les plis multicolores important *vraiment*.

Et à la fin, une fin jamais donnée - la fiction par excellence, la matrice de toutes les fictions auto-satisfaites, replètes, bougonnes, et même, on aura tout vu, nostalgiques, rebelles aussi parfois, ou bien encore hérissées de juste colère voire carrément désuètes - à la fin, dis-je, tant que je suis là pour la dire et la redire sur tous les tons, toujours soustraite à elle-même à travers moi qui voudrais tant la faire mienne qu'elle me tient sous la fascination de son inachèvement, me maintenant comme à ciel ouvert dans la mine obscure d'où jaillit l'or du temps, miroir concave, fascinant de justesse, là, dans le çà et là nomade de la chance exubérante, vasque d'amour, sexe-coquillage, conquête murmurante, combe audacieuse, source

inépuisable vraiment, mais comme figée de toute éternité, à l'écart de toute justice - heureux écart qui laisse l'homme libre de vaquer et les dieux de dormir - là, et encore là, jamais ici, dans la clôture du ciel et l'aperture de la terre, il ne restera que toi, ce pauvre moi, ce palimpseste qu'il te faut donner à lire.

Regarde, ami, les débris de l'aube jonchent le sol. Les ruines de ta demeure ailée s'y reflètent.

Le visage élastique respire, bondit hors du labyrinthe microscopique qui habite ses plis. Le temps n'a pas pris une ride.

Ainsi, l'élasticité du visage, alliée à la souplesse du labyrinthe qui en est prisonnier, font des merveilles : le temps rajeunit de jour un jour, et l'aube muette n'a qu'à bien se tenir.

La pauvreté de l'aube fait place à l'aurore.

Mots et pensées ne faisant qu'un, je ne pense qu'en écrivant, mais alors qu'arrive-t-il, si, fatigué, je ne parviens plus à donner la parole à ce grouillement de suggestions qui sourd dans le tréfonds de ma psyché ? Le grouillement ne cesse pas, je l'entends, je le vois, mais il se brouille à ma vue, se dérobe, et me laisse alors dans l'impuissance de la pure raison.

Il faut que la raison résonne au plus profond pour que je parvienne à formuler sa part de folie douce.

Les phrases languissent. Les mots peinent à venir. La fatigue en est la cause, avec la lassitude pour conséquence, ami lecteur.

Ainsi, la fatigue agit comme un garde-fou. Elle fait de moi cette personne purement rationnelle qui ne parvient plus à entrer dans l'atelier des mots. Je reste à la porte avec mes outils dans les mains, désœuvré.

Ceci pour un temps, un temps seulement.

Tel qu'en lui-même l'édition le change...

**Jean-Michel Guyot**  
**20 avril 2011**